LE Premier Distillateur

Un pauvre moujik s'en fut aux champs pour labourer sans avoir déjeuné. Il emportait un croûton. Quand il eut retourné sa charrue, il cacha son croûton sous un buisson et étendit par-dessus son caftan.

Le cheval s'était fatigué, le moujik avait faim. Le moujik dételа le cheval et le laissa paître; puis il s'approcha du caftan pour dîner. Il souleva le caftan: pas de croûton. Il cherche, il cherche, il tourne et retourne son caftan, il le secoue: pas de croûton.

Le moujik s'étonne.

—Quelle chose étrange! pensait-il. Je n'ai vu venir personne, et cependant quelqu'un m'a enlevé mon croûton!

C'était un diablotin qui, pendant que le moujik labourait, lui avait volé le croûton. Puis il s'était assis derrière le buisson, pour écouter le moujik, comme il allait s'emporter et nommer le diable.

Le moujik n'était pas content.

—Bah! qu'il dit, je ne mourrai pas de faim. Celui qui me l'a pris en avait sans doute besoin: qu'il le mange à sa santé.

Et le moujik s'en fut au puits, but de l'eau, se reposa un moment, remit le cheval à la charrue et recommença de labourer.

Le diablotin était furieux de n'avoir pu jeter le moujik dans le péché. Il alla demander conseil au diable en chef. Il lui raconta comment il avait pris au moujik son croûton, et comment le moujik, au lieu de s'emporter, avait dit: «A sa santé!»

Le diable en chef se mit en colère:

Puisque, dit-il, le moujik t'a roulé dans cette affaire, c'est que toi-même tu as manqué à ton devoir. Tu n'as pas su t'y prendre. Si, qu'il dit, on laisse les moujiks et aussi leurs babas nous braver ainsi, ce ne sera plus une vie.... Cela ne peut pas se passer de la sorte: va donc, retourne chez ce moujik, et gagne ton croûton si tu veux le manger. Si, d'ici à trois ans, tu n'as pas vaincu ce moujik, je te plongerai dans l'eau bénite.

Le diablotin fut épouvanté.

Il revint en courant sur la terre, et songea longtemps au moyen de réparer sa faute. Il réfléchissait, il réfléchissait, le diablotin; il finit par trouver.

Il prit la forme d'un brave homme et entra au service du moujik. Prévoyant que l'été serait sec, il persuada à son maître de semer le blé dans les terres marécageuses.

Le moujik écouta son serviteur, et sema le blé dans les terres marécageuses.

Chez tous les autres moujiks, le blé fut brûlé par le soleil; chez le pauvre moujik tout poussa haut et dru; il eut à manger jusqu'à la moisson suivante, et il lui resta encore beaucoup de pain.

Cet été-là, le serviteur persuada au moujik de semer le blé sur les hauteurs; et justement l'année fut pluvieuse.

Chez les autres, le blé versa, pourrit, les épis ne mûrirent point; tandis que le moujik récolta sur les hauteurs un blé admirable. Et il eut tant de blé en surplus, qu'il ne savait qu'en faire.

Alors le serviteur apprit au moujik à en faire de la vodka, se mit à boire lui-même et à la faire boire aux autres.

Alors, le diablotin alla trouver le diable en chef, en se vantant d'avoir gagné son croûton: le diable en chef voulut s'en assurer.

Il vint chez le moujik, et vit que le moujik, ayant invité les notables, leur donnait à tous de la vodka. C'était la patronne elle-même qui servait à boire; mais comme elle passait près de la table, elle s'accrocha à l'angle et renversa un verre.

Le moujik s'emporta, gronda sa femme.

—Vois-tu, qu'il dit, cette sotte de tous les diables! Est ce de l'eau de vaisselle, pour la renverser de la sorte par terre?

Le diablotin poussa du coude le diable en chef:

—Remarque donc, qu'il dit. Nous verrons s'il ne regretterait plus son croûton maintenant.

Après avoir grondé sa femme, le moujik voulut servir lui-même, et l'on trinqua à la ronde. Survint un pauvre moujik que l'on n'attendait pas. Il salua et s'assit. En voyant les autres boire de la vodka, il eût voulu, lui aussi, en boire un peu pour se réconforter. Il restait là, le pauvre moujik, avalant tout le temps sa salive. Le maître refusa de le faire boire; il ne faisait que grommeler:

—Est-ce que j'en ai assez pour en donner à tout venant?

Cela aussi plut au diable en chef. Et le diablotin, s'enorgueillissant:

—Ce n'est pas encore tout, attends la suite.

Les riches moujiks, et le maître avec eux, ayant bu leur vodka, se flattaient maintenant les uns les autres, se prodiguaient force louanges; et leurs paroles étaient mielleuses.

Il écoutait, il écoutait, le diable en chef, et félicitait le diablotin:

—Si, qu'il dit, rendus hypocrites par ce breuvage, ils se trompent mutuellement, alors nous les aurons tous dans la main.

—Attends un peu ce qui va suivre, reprit le diablotin. Laisse-les seulement boire encore un autre petit verre. Ils sont maintenant comme des renards qui remuent la queue l'un devant l'autre, et cherchent à se tromper; mais tu les verras tout à l'heure méchants comme des loups.

Les moujiks burent un autre verre: et ils se mirent à crier et à parler grossièrement. Au lieu de paroles mielleuses, ils s'injuriaient; une fureur les prit; ils se battirent et s'abîmèrent le nez. Et le patron s'étant jeté dans la mêlée, il eut sa part des horions.

Le diable en chef regardait et se réjouissait.

—Cela va bien! qu'il dit.

Et le diablotin de répondre:

—Attends un peu ce qui va suivre. Laisse-les boire encore un petit verre. Ils sont maintenant comme des loups enragés; mais lorsqu'ils auront bu un troisième verre, ils seront comme des porcs.

Les moujiks burent chacun un troisième verre. Ils étaient tous comme étourdis. Ils grognaient, criaient sans savoir eux mêmes ce qu'ils disaient, et ne s'écoutaient pas. Ils s'en allèrent chacun de leur côté, les uns tout seuls, les autres par deux ou trois; tous s'en furent tomber par terre dans leur rue.

Le maître, sorti pour reconduire ses hôtes, se laissa choir dans une mare, se souilla tout à fait et resta là, étendu comme un cochon qui grogne.

Et cela plut encore davantage au diable en chef.

—Eh bien! qu'il dit, tu as inventé là une fameuse boisson. Tu as bien gagné ton croûton. Apprends-moi maintenant comment tu as fabriqué ce breuvage. Il faut, j'en jurerais, que tu aies mis là dedans, d'abord du sang de renard, et c'est pourquoi les moujiks sont devenus fourbes comme renards; puis du sang de loup, qui les rendit méchants comme loups; puis du sang de porc, qui en a fait des porcs.

—Non, dit le diablotin; ce n'est pas ainsi que je m'y suis pris. J'ai seulement fait venir trop de blé chez lui. C'est en lui qu'était le sang des bêtes; mais ce sang ne pouvait agir tant que le blé donnait à peine le nécessaire. Et c'est alors qu'il ne regrettait même pas son dernier croûton. Et quand il commença à avoir trop de blé, il se prit alors à songer à ce qu'il en ferait pour l'utiliser.

Et alors je lui appris à boire de la vodka. Et quand il s'est mis à distiller, pour son plaisir le don de Dieu en vodka, alors le sang du renard, du loup et du porc est sorti; maintenant, il n'aura plus qu'à boire la vodka pour devenir aussitôt comme les bêtes.

Le diable en chef félicita le diablotin, lui donna son croûton de pain et le fit monter en grade.

LÉON TOLSTOÏ.

Pensées de Balzac.

Le hasard est le plus grand romancier du monde; pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier.

La passion est toute l'humanité; sans elle, la religion, l'histoire, le roman, l'art, seraient inutiles.

Le propre d'un grand homme est de dérouter les calculs ordinaires.

La gloire est un poison bon à prendre par petites doses.

Tous les vrais grands hommes aiment à se laisser tyranniser par un être faible.

La résignation est un suicide quotidien.

La plus grande faute que l'on puisse commettre dans la vie est de se brouiller avec un homme supérieur.

Le principe de l'élection appliqué à tout est faux. La France en reviendra.

Le débiteur est plus fort que le créancier.

L'un des malheurs auxquels sont soumis les grandes intelligences, c'est de comprendre forcément toutes choses, les vices aussi bien que les vertus.

La religion sera toujours une nécessité politique.

Les âmes grandes sont toujours disposées à faire une vertu d'un malheur.

Le besoin de l'époque est le drame. Le drame est le vœu du siècle, où la politique est un mimodrame perpétuel. N'avons-nous pas vu en vingt ans les quatre drames de la Révolution, du Directoire, de l'Empire, de la Restauration?

La nature n'a fait que des bêtes, nous devons les sots à l'état social.

HONORÉ DE BALZAC.

Mariage d'artistes.

Presse Associée.

New York, 3 juin—Il s'est célébré, sans bruit, un mariage dans l'église St George, Square Stuyvesant, cette nuit. La fiancée était Miss Marie Wainwright, la célèbre actrice, fille du commodore Wainwright. Le marié était M. Frank Roberts, acteur, faisant partie de la troupe Wainwright durant la saison où a été joué "Shall We Forgive Her?"

MONOLOGUE. PLAIDOYER Anticonjugal.

Il y a probablement dans l'aimable compagnie qui m'entoure des hommes mariés; il doit aussi y avoir des dames mariées; aussi des jeunes personnes qui, dans un temps peut-être prochain, le seront à leur tour....Ma fois, tant pis! je me risque. Je ne cacherai pas à ces maris, à ces épouses, à ces fiancés ou futurs fiancés que, moi, je suis l'ennemi du mariage et que, toutes les fois qu'il m'arrive d'en parler, c'est pour en dire tout le mal possible.

Et tenez, je serai content si seulement j'arrive à convaincre un de ces malheureux forçats de l'existence, qu'on appelle des maris—ou une de ces infortunées martyres de la destinée, qu'on appelle des femmes mariées—ou une de ces inconscientes et ignorantes victimes des lois sociales, qu'on appelle un fiancé ou une fiancée.

Vous qui gémissez dans les fers de l'hymen, divorcez, divorcez vite! Et vous, jeunes filles ou garçons qui, de cœur gai, courez à l'esclavage, ah! pendant qu'il en est temps encore, arrêtez-vous!....Non, non, ne vous mariez jamais!

Mais aveugles que vous êtes, vous ne savez donc pas ce que c'est que le mariage? Vit-on jamais institution plus.... illogique que celle-là?

L'autre jour, tenez, un de mes cousins se mariait. J'étais son premier témoin. J'ai beau être l'ennemi du mariage, je ne pouvais lui refuser ça, à ce cher cousin. D'ailleurs, entre nous, je ne suis pas un féroce, vous savez: j'aime encore assez bien le mariage, pour les distractions qu'il vous procure ..., le jour des noces, par exemple; c'est avant ou après que je l'ai surtout en horreur; pendant...., oh! pendant...., je suis comme vous autres, ça m'amuse...., et il n'y a pas de préventions qui résistent à un moment d'amusement, pas vrai?

Mais avec tout ça, j'oublie ce que je voulais vous dire. Je vous disais.... —oui, c'est cela,—je vous disais que le mariage est illogique...., illogique!

Et j'en veux pour preuve la confidence que, l'autre jour—le le lendemain même de ses noces, —me faisait la femme de mon cousin,—ma cousine Jeanne, un joli brin de femme, pas moins!..... Est-ce dommage qu'elle soit mariée!

"—Voyons, petite cousine, lui disais-je, vous êtes comme cela bien contente, hein? de l'avoir épousé, mon cousin Emile."

Elle se mit à rire, ma cousine, —elle est gentille à croquer quand elle rit, ça, c'est vrai! et j'avoue qu'Emile n'a pas, en somme, eu la main malheureuse, le veinard! Ce qui n'empêche pas que c'est un fameux bêta de s'être marié!

Elle se mit donc à rire, ma cousine, et me dit:

"—Vrai! que vous êtes drôle de me demander ça, mon cousin! Pourquoi, dites, que vous voulez savoir ça?

"—Mais, cousine, pour savoir, tiens!.... Si on vous avait forcée, comme tant d'autres malheureuses, à prendre un mari qui ne dit rien à votre petit cœur.... Car, il n'y a pas à dire, il y a tant de ces mariages mal assortis que.....

"Ha, ha! cousin, tout de même vous êtes bien drôle de supposer ces choses-là! mais, ne craignez rien, je suis contente... j'aime *tout plein* mon petit Emile."

Veinard d'Emile, va!....C'est égal, j'étais vexé. J'aurai voulu qu'elle le détestât à mort, cet animal d'Emile!....Oui, animal, —le mot n'est pas trop fort. Il n'aurait eu que ce qu'il mérite... Pourquoi s'est-il marié, ce bêta là!

J'étais vexé, je vous dit—et je voulus persuader à cette petite entêtée qu'elle se trompait, qu'Emile n'avait rien dans sa personne qui justifiât une tendresse aussi grande.

Croiriez-vous qu'elle fit la moue. Elle est gentille à croquer quand elle fait la moue, ma cousine. Elle me traita de méchant. Ell avait l'air très en colère. C'est vrai que je suis allé un peu loin. Que voulez-vous! moi, je suis l'ennemi du mariage et je ne lui pardonne pas, à ce bêta-là, de s'être marié!

Alors, comme elle avait l'air de se fâcher:

"—Cousinette, lui dis-je, c'était pour rire. Là, c'est fini. Seulement, dites-moi pourquoi vous l'aimez tant que ça, ce grand garçon-là?

—Mais...., mon cousin.....

—C'est donc si difficile à dire?

—Non...., oui...., non.....

Vous y tenez donc beaucoup?

—Beaucoup, oui, cousinette.

—Vous me promettez bien de ne pas le répéter surtout?

—Je vous le promets.

—Eh bien...., si je l'aime tant que ça...., c'est parce que...."

Diable! mais j'ai promis à ma cousine de garder le secret.... Comment faire? Il faut pourtant que vous sachiez pourquoi ma cousine Jeanne aime tant que ça mon cousin Emile.

Ah! une idée! Il n'est pas que vous n'alliez un de ces jours au mariage d'un parent ou d'un ami. Lors, suivez bien mon conseil: Interrogez subitement la mariée, comme moi j'ai fait avec ma cousine. Oh! bien sûr, toutes les mariées vous répondront qu'elles aiment leurs maris pour la même raison qui fait que ma cousine Jeanne adore ce grand bêta d'Emile. Et vous reconnaîtrez avec moi que le mariage est une vaste balançoire.

Si jamais je me mariais, moi, —ces accidents-là arrivent à tout le monde!—je dirais à ma fiancée, devant monsieur le maire, devant monsieur le curé, devant les parents, les témoins, les invités,—je lui dirais:

"Mademoiselle, est-ce pour ci ...., est-ce pour ça, que vous m'épousez?"

Si elle me répondait:

"—Mais oui, monsieur, ce n'est pas pour autre chose."

Alors—je suis énergique, moi, vous savez,—je les enverrais tous se marier ailleurs.

....Je voudrais être député. J'aurais vite fait adopter une loi contre le mariage. D'après ma loi, tout mariage serait puni d'un an à cinq ans de prison; pour les récidivistes, la mort! — la mort sans phrases.... Par opposé, le mariage deviendrait une peine exemplaire. Pas de déportation, de réclusion, de bagne, d'échafaud même qui vaudrait ça. Pour un vol, un abus de confiance, un assassinat, — le mariage: six mois, un an, deux, dix vingt ans de mariage forcé, le mariage forcé à perpétuité!

Ah! dites, maris qui m'écoutez, n'est-ce pas que, de ce jour-là, le crime disparaitrait de la terre comme par magie?

....C'est décidé, je me porte aux prochaines élections.

Je me ferai un nom au Parlement, vous verrez ça. Enfoncé, Naquet!

Et quand je serai célèbre, qui sait!.... je ferai peut être un beau mariage.

....Ç'a toujours été mon rêve de faire un beau mariage.

Histoire de Chasse.

Un jour, il pleuvait; j'allais seul, chassant par la plaine normande, par les grands labourés de boue grasse qui fondaient et glissaient sous mon pied. De temps en temps une perdrix surprise, blottie contre une motte de terre, s'envolait lourdement sous l'averse. Mon coup de fusil, éteint par la nappe d'eau qui tombait du ciel, claquait à peine comme un coup de fouet, et la bête grise s'abattait avec du sang sur ses plumes.

Je me sentais triste à pleurer, à pleurer comme les nuages qui pleuraient sur le monde et sur moi, trempé de tristesse jusqu'au cœur, accablé de lassitude à ne plus lever mes jambes, engluées d'argile; et j'allais rentrer quand j'aperçus au milieu des champs le cabriolet du médecin qui suivait un chemin de traverse.

Elle passait, la voiture noire et basse, couverte de sa capote ronde et traînée par son cheval brun, comme un présage de mort errant dans la campagne par ce jour sinistre. Tout à coup elle s'arrêta; la tête du médecin apparut, et il cria:

—Eh!

J'allai vers lui. Il me dit:

—Voulez-vous m'aider à soigner une diphtérique? Je suis seul et il faudrait la tenir pendant que j'enlèverai les fausses membranes de sa gorge.

—Je viens avec vous, lui répondis-je. Et je montai dans sa voiture.

Il me raconta ceci:

L'angine, l'affreuse angine qui étrangle les misérables hommes avait pénétré dans la ferme des Martinet, des pauvres gens!

Le père et le fils étaient morts au commencement de la semaine. La mère et la fille s'en allaient aussi maintenant.

Une voisine qui les soignait, se sentant soudain indisposée, avait pris la fuite la veille même, laissant ouverte la porte et les deux malades abandonnées sur leurs grabats de paille, sans rien à boire, seules, râlant, suffoquant, agonisant, seules depuis vingt-quatre heures!

Le médecin venait de nettoyer la gorge de la mère et l'avait fait boire; mais l'enfant, affolée par la douleur et par l'angoisse des suffocations, avait enfoncé et caché sa tête dans la paillasse sans consentir à se laisser toucher.

Le médecin, accoutumé à ces misères, répétait d'une voix triste et résignée:

—Je ne peux pourtant point passer mes journées chez mes malades. Cristi! celles-là serrent le cœur. Quand on pense qu'elles sont restées vingt-quatre heures sans boire. Le vent chassait la pluie jusqu'à leurs couches. Toutes les poules s'étaient mises à l'abri dans la cheminée.

Nous arrivions à la ferme. Il attacha son cheval à la branche d'un pommier devant la porte; et nous entrâmes.

Une odeur forte de maladie et d'humidité, de fièvre et de moisissure, d'hôpital et de cave, nous saisit à la gorge. Il faisait froid, un froid de marécage dans cette maison sans feu, sans vie, grise et sinistre. L'horloge était arrêtée; la pluie tombait par la grande cheminée, dont les poules avaient éparpillé la cendre, et on entendait dans un coin sombre un bruit de soufflet rauque et rapide. C'était l'enfant qui respirait.

La mère, étendue dans une sorte de grande casse de bois, le lit des paysans, et cachée par de vieilles couvertures et de vieilles hardes, semblait tranquille. Elle tourna un peu la tête vers nous.

Le médecin lui demanda:

—Avez-vous une chandelle?

Elle répondit d'une voix basse, accablée:

—Dans le buffet.

Il prit la lumière et m'emmena au fond de l'appartement, vers la couchette de la petite fille.

Elle haletait, les joues décharnées, les yeux luisants, les cheveux mêlés, effrayante. Dans son cou maigre et tendu, des creux profonds se formaient à chaque aspiration. Allongée sur le dos, elle serrait de ses deux mains les loques qui la couvraient: et, dès qu'elle nous vit, elle se tourna sur la face pour se cacher dans la paillasse.

Je la pris par les épaules, et le docteur, la forçant à montrer sa gorge, en arracha une grande peau blanchâtre, qui me parut sèche comme un cuir.

Elle respira mieux tout de suite et but un peu. La mère, soulevée sur un coude, nous regardait. Elle balbutia:

—C'est-il fait?

—Oui, c'est fait.

—J'allons-t'y rester toutes seules?

Une peur, une peur affreuse, faisait frémir sa voix, peur de cet isolement, de cet abandon, des ténèbres et de la mort qu'elle sentait si proche.

Je répondis:

—Non, ma brave femme; j'attendrai que le docteur vous ait envoyé la garde.

Et me tournant vers le médecin:

—Envoyez-lui la mère Mauduit.

Je la payerai.

—Parfait. Je vous l'envoie tout de suite.

Il me serra la main, sortit; et j'entendis son cabriolet qui s'en allait sur la route humide.

Je restai seul avec les deux mourantes.

Mon chien Paf s'était couché devant la cheminée noire, et il me fit songer qu'un peu de feu serait utile à nous tous. Je ressortis donc pour chercher du bois et de la paille, et bientôt une grande flambée éclaira jusqu'au fond de la pièce le lit de la petite, qui recommençait à haleter.

Et je m'assis, tendant mes jambes vers le foyer.

La pluie battait les vitres; le vent secouait le toit; j'entendais l'haleine courte, dure, sifflante des deux femmes, et le souffle de mon chien qui sourirait de plaisir, roulé devant l'âtre clair.

La vie! la vie! qu'est-ce que cela? Ces deux misérables qui avaient toujours dormi sur la paille, mangé du pain noir, travaillé comme des bêtes, souffert toutes les misères de la terre, allaient mourir! Qu'avaient-elles fait? Le père était mort, le fils était mort. Ces gueux passaient pourtant pour de bonnes gens, qu'on aimait, et qu'on estimait, de simples et honnêtes gens!

Je regardais fumer mes bottes et dormir mon chien, et en moi entra soudain une joie sensuelle et honteuse en comparant mon sort à celui de ces forçats!

La petite fille se mit à râler et tout à coup ce souffle rauque me devint intolérable; il me déchirait comme une pointe dont chaque coup m'entrait au cœur.

J'allai vers elle:

—Veux-tu boire? lui dis-je.

Elle remua la tête pour dire oui, et je lui versai dans la bouche un peu d'eau qui ne passa point.

La mère, restée plus calme, s'était retournée pour regarder son enfant: et voilà que soudain une peur me frôla, une peur sinistre qui me glissa sur la peau comme le contact d'un monstre invisible. Où étais-je? Je ne savais plus! Est-ce que je rêvais? Quel cauchemar m'avait saisi?

Etait-ce vrai que des choses pareilles arrivaient? qu'on mourait ainsi? Et je regardais dans les coins sombres de la chaumière comme si je m'étais attendu à voir, blottie dans un angle obscur, une forme hideuse, innommable, effrayante, celle qui guette la vie des hommes et les tue, les ronge, les écrase, les, étrangle; qui aime le sang rouge, les yeux allumés par la fièvre, les rides et les flétrissures, les cheveux blancs et les décompositions.

Le feu s'éteignait. J'y jetai du bois et je m'y chauffai le dos, tant j'avais froid dans les reins.

Au moins j'espérais mourir dans une bonne chambre, moi, avec des médecins autour de mon lit, et des remèdes sur les tables!

Et ces femmes étaient restées seules vingt-quatre heures dans cette cabane sans feu! râlant sur de la paille!....

J'entendis soudain le trot d'un cheval et le roulement d'une voiture; et la garde entra, tranquille, contente d'avoir trouvé de la besogne, sans étonnement devant cette misère.

Je lui laissai quelque argent et je me sauvai avec mon chien; je me sauvai comme un malfaiteur, courant sous la pluie, croyant entendre toujours le sifflement des deux gorges, courant vers ma maison chaude où m'attendaient mes domestiques en préparant un bon dîner.

Mais je n'oublierai jamais cela, et tant d'autres choses encore qui me font haïr la terre.

GUY DE MAUPASSANT.

BOMBITA, LE TORERO.

Le jeune torero Emilio Torrès, plus connu sous le nom de Bombita, vient d'être sérieusement blessé pendant une course qu'il donnait aux arènes de Madrid. Les accidents de ce genre sont si fréquents en Espagne que nous n'aurions pas signalé celui-ci, s'il ne s'était produit dans des circonstances assez particulières. On sait que les toreros, comme beaucoup d'Espagnols, sont très religieux et poussent même souvent la piété jusqu'à la superstition. Ils ne manquent jamais de dire leur prière au moment d'entrer dans l'arène et il est d'usage d'aller voir, avant la course, les quadrilles, revêtues de leurs brillants costumes, s'agenouiller dans une petite chapelle, adjacente à l'amphithéâtre, et dédiée à la Vierge «de los Remedios». Or, l'autre jour, Bombita et ses camarades trouvèrent la chapelle fermée pour cause de réparations. L'un des toreros protesta et fut même sur le point de se retirer. On le décida, cependant, à prendre part à la course. Mais on dit que la quadrille se présenta dans l'arène sous l'impression d'une grande contrariété et dans une mauvaise disposition d'esprit. La course, en effet, fut médiocre, et Bombita reçut du dernier taureau un violent coup de corne qui lui fit une longue et profonde blessure. Beaucoup de personnes attribuent l'accident à la circonstance que nous venons de rapporter et à une autre que voici. Sur le sol de l'arène, qui était un peu humide, un mauvais plaisant avait eu l'idée, avant le commencement de la course, de tracer avec un bâton un grand cercle au centre duquel il avait dessiné une croix. En pénétrant dans l'arène, les toreros virent tout de suite le cercle et la croix, et les considérèrent comme étant d'un mauvais augure. Leur préoccupation en fut si grande qu'ils ne «travaillèrent» pas sur ce point chaque fois qu'un taureau venait s'y placer. Le peuple de Madrid, qui n'est pas moins superstitieux que ses toreros, n'hésite pas à déclarer qu'une course engagée dans de pareilles conditions ne pouvait que mal finir.

Concombres, beurre et crevettes.

En voyant manger des concombres à la *croque au sel* à un paysan des Vosges, je lui demandai pourquoi il ne les préparait pas ainsi qu'on le fait partout. Il me répondit qu'il aimait mieux les manger bons que mauvais et indigestes. Dernièrement une de mes élèves me fit observer aussi que ce qui rendait les concombres lourds et indigestes, c'est parce qu'on s'appliquait à les durcir en les salant d'avance et en faisant couler l'eau qui les rendait plus digestibles. L'essai fut fait et le résultat est excellent.

Pelez les concombres au dernier moment, enrobez les d'un peu d'huile avant de les saler et poivrer, allongez de jus de citron ou de bon vinaigre et délectez vous.

Préservation des dessins.

On a toujours cherché un moyen simple et surtout efficace pour garantir les dessins contre la détérioration qu'ils subissent, afin de prolonger leur durée ou d'assurer leur conservation. Diverses recettes ont été proposées qui atteignent plus ou moins—surtout moins—ce but, et plusieurs sont employées depuis de longues années dans certains ateliers, malgré leur insuffisance relative. En voici une, d'après le *Moniteur industriel*, dont on dit grand bien, qui serait applicable aux dessins au crayon comme aux dessins industriels. Recouvrir le dessin d'une couche de collodion à 2 pour 100 de stéarine. On étend le dessin sur une plaque de verre ou sur une planchette et l'on fait l'application du collodion de la même manière que pour la préparation des plaques destinées à la photographie. Après dix à vingt minutes, le dessin est sec et tout à fait blanc, d'aspect mat. La protection est telle qu'on peut le laver à grande eau sans craindre de le détériorer le moins du monde.

Goûts bizarres.

Des goûts et des couleurs il ne faut disputer, dit-on, et les Anciens, nos maîtres, étaient de cet avis.

De même que les Chinois font leur régal de vers, d'holoturus; les Indiens sauvages, de poux et d'acarus de la gale auxquels ils trouvent un goût de fraise et d'ananas; les civilisés, la fiente de bécasse bien écrasée et étendue en tartines, de même, le célèbre astronome Lalande dégustait les araignées vivantes auxquelles il trouvait un parfum de noisette: la marquise du Chastelet fut de son avis et son adepte.

Et dans un autre ordre d'idées, la femme du docteur Sganarelle n'aimait-elle pas les corrections et les gifles de son mari.

DEPECHES Télégraphiques.

AFFAIRE DREYFUS.

Arrêt en faveur de la Révision.

Presse Associée—

Paris, 3 juin—La Cour de Cassation a rendu un verdict en faveur de la révision de l'affaire Dreyfus, devant une nouvelle cour martiale, qui siègera à Rennes, à 60 milles de Nantes.

Avant l'annonce de la décision de la Cour de Cassation des groupes nombreux se sont assemblés au Palais de Justice et dans le voisinage. Une tranquillité parfaite a régné.

La décision, dont il a été donné lecture à trois heures 45, dit que le prisonnier sera jugé de nouveau sur la question suivante:

«Dreyfus est-il coupable d'avoir, en 1894, pratiqué des machinations, ou d'avoir eu des communications avec une puissance étrangère, ou ses agents, dans le but de faciliter des actes d'hostilité en cas de guerre avec la France, ou d'avoir procuré les moyens de fournir des notes ou des documents énumérés dans le bordereau.»

L'auditoire a accueilli la décision par les cris de «Vive la justice» et «Vive la loi».

L'arbitrage de la question de l'Alaska.

Presse Associée.

Londres, 3 juin—Un représentant de la Presse Associée à Londres vient d'être informé que M. Joseph H. Choate, ambassadeur des Etats Unis, à la conférence qu'il a eue hier avec le marquis de Salisbury, a soumis des dépêches des fonctionnaires de Washington, qui ont examiné les points soulevés par les Canadiens dans la dispute de frontière.

Ces points sont traités d'une façon générale, mais deux points sont traités d'une façon spéciale.

Le premier définit l'arbitrage auquel il est proposé de soumettre la question de l'Alaska; le deuxième contient les vues des Américains sur la réclamation de Lion.

Un haut fonctionnaire du ministère des affaires étrangères a dit que la proposition du Canada au sujet du premier point pouvait être acceptée par les deux parties, et que la clause de cinquante ans de validité de titre pouvait servir de base aux négociations qui, dans ce cas, se poursuivraient pratiquement dans les mêmes lignes que celles qui ont trait à la question vénézuélienne.

Vapeur italien perdu.

Presse Associée.

Gibraltar, Espagne, 3 juin—Le vapeur anglais Eddie, capitaine Kerwin, parti de Malte le 29 mai pour New York, a signalé en passant devant Gibraltar que le vapeur italien Minerva a coulé le 1er juin, et que l'équipage a disparu.

Le capitaine et le mécanicien en second ont été sauvés.

La cession des îles espagnoles à l'Allemagne.

Presse Associée—

Berlin, Allemagne, 3 juin—La nouvelle de la cession des Carolines et d'autres îles espagnoles à l'Allemagne a été accueillie très favorablement à Berlin.

Les journaux la commentent et appuient sur le succès de la politique allemande qui, fait-on remarquer, accomplit maintenant ce que le prince de Bismarck n'a pu faire en 1885.

Toutefois, la transaction requiert la sanction du Reichstag, qui fixera le prix.

L'anniversaire de la naissance de Jefferson Davis.

Presse Associée.

Atlanta, Georgie, 3 juin—Le palais d'état, l'hôtel de ville et toutes les banques sont fermés aujourd'hui à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Jefferson Davis.

Le camp 159 des Vétérans confédérée, d'Atlanta, a célébré l'anniversaire par des cérémonies. L'honorable Henry Richardson a été l'orateur du jour.

Le 3 juin est un jour de fête légale dans de nombreux états du sud.

Les vivres que nous absorbons donnent de l'énergie au corps comme le charbon qui se consume fournit de la vapeur à un engin.

Les expériences faites par le Professeur Frankland, Ph. D., de London, démontrent que l'huile de foie de morue donne deux fois et demie plus d'énergie que des amidons ou sucs.

L'Emulsion de Scott est un composé de pure huile de foie de morue mêlée d'hypophosphites de chaux et de soda. Elle donne de l'embonpoint et de la force, enrichit le sang, renforce les nerfs et répare les tissus.

50c et $1.00; chez tous les pharmaciens.
SCOTT & BOWNE, Chimistes, New York.